

Claude Allègre et le climat : retour sur un flagrant déni

Par Vanessa Schneider

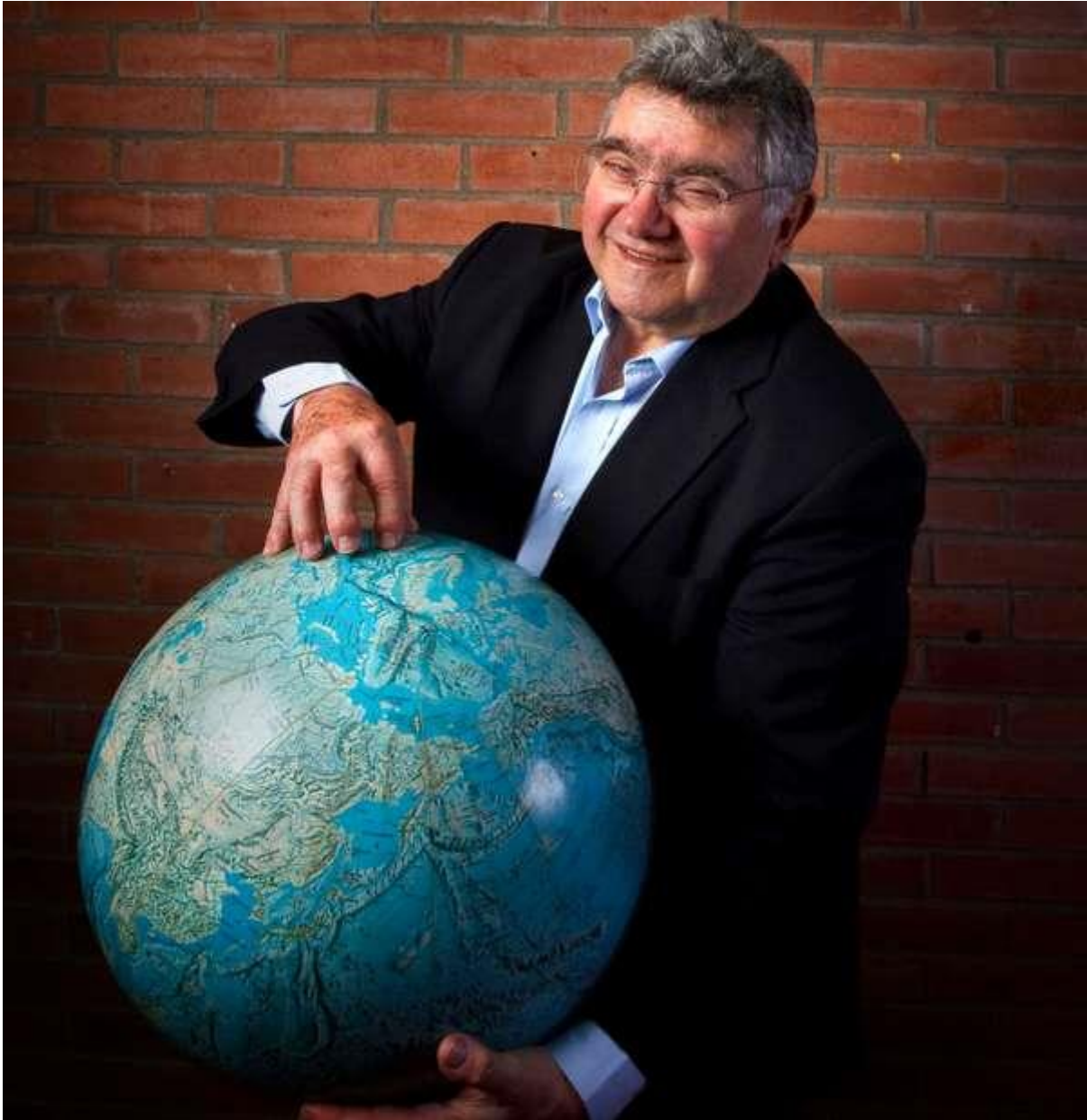
Le réchauffement climatique, une foutaise ? Cette thèse, Claude Allègre, ancien ministre et scientifique réputé, l'a imposée lors de la première décennie des années 2000. Avec un succès difficile à croire aujourd'hui.

Sa bouille ronde mange la couverture. Lunettes rectangulaires sur yeux rieurs, cheveux poivre et sel brossés en arrière, costume gris pour le sérieux, Claude Allègre se tient le menton. Il affiche une mine réjouie. La « une » du *Point* de ce mois d'avril 2010 titre : « *Réchauffement climatique. Le procès Allègre* ». Avec cette phrase en plus petits caractères : « *Peut-il avoir raison contre tous ?* » Enquête, interview... l'hebdomadaire consacre dix pages au tollé provoqué par son livre *L'Imposture climatique* (Plon), dont le titre a, au moins, le mérite d'être clair.

Sa spécialité ? La géologie

L'ancien ministre de Lionel Jospin y claironne à renfort de grosse caisse que le réchauffement climatique est une foutaise (il « *s'est évanoui* », assène-t-il ainsi au cours de l'entretien). S'il reconnaît que la température varie parfois, s'il admet l'existence de phénomènes extrêmes, canicules ou pluies torrentielles, Claude Allègre en est convaincu : l'activité humaine n'y est pas pour grand-chose.

Inutile donc d'enquiquiner les braves gens avec ces peccadilles en leur demandant de changer leurs habitudes. Et le scientifique de s'interroger avec la subtilité d'un pachyderme dans un champ de pivouines : « *Est-il plus urgent de se préoccuper de la faim dans le monde (...) ou du chômage (...) ou faut-il se réunir à Copenhague avec 120 chefs d'État pour se préoccuper du climat dans un siècle et dépenser pour cela un demi-milliard d'euros ?* »



Claude Allègre à l'Institut de physique du Globe à Paris en 2010. Jacques Torregano/Divergence

Énoncée ainsi, la messe semble dite et peu importe que Claude Allègre ne soit pas climatologue – il est géologue – et que la quasi-totalité des spécialistes du sujet contestent ses thèses. La première décennie des années 2000 s'achève, et le crédit de l'ancien ministre de Lionel Jospin commence à s'émousser.

Mais, pendant plus de dix ans, l'impétueux a régné presque seul sur le débat. Une incroyable croisade climatosceptique, relayée à coups de tribunes tonitruantes dans la presse, qui ne fut pas sans conséquences sur la prise de conscience tardive de l'opinion publique et des politiques.

Amateur de polémiques

En matière de polémiques, Claude Allègre a déjà un petit dossier. En 1996, dans une tribune au *Point*, il dénonce la décision de désamianter le campus de Jussieu, prise à la suite d'une étude menée par quatre organismes européens, et qualifie l'affaire de « *phénomène de psychose collective* ». Avec une des formules à l'emporte-pièce qui font sa marque de fabrique, il balance : « *On compte plus de morts par Vélib' qu'en trente ans à Jussieu !* »

Au ministère de l'éducation nationale, qu'il occupa de 1997 à 2000, il avait mobilisé des efforts considérables pour se mettre à dos la totalité du secteur, multipliant les coups de gueule contre l'absentéisme des enseignants et appelant à « *dégraïsser le mammoth* », expression restée culte, qui a traumatisé les salles de profs de la France entière. Mais c'est sur la question du climat que le scientifique donne toute l'étendue de sa puissance.

En 1987, dans un ouvrage d'entretiens, Claude Allègre semble d'abord reconnaître l'impact de l'homme sur le réchauffement climatique, mais en 1995, l'année du deuxième rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) qui conduira au protocole de Kyoto, il publie dans *Le Point* une chronique intitulée « *Effet de serre : fausse alerte* », dans laquelle il affûte sa thèse – celle d'un danger imaginaire inventé par des « *lobbys d'origine scientifique qui défendent avec acharnement leur source de crédits* ».

Approximations et contre-vérités

La suite va crescendo. En février 1997, toujours dans le même journal, il en appelle au bon sens : « *Après l'hiver sévère que l'on vient de subir, tout un chacun peut légitimement s'interroger sur la réalité du réchauffement de la planète.* » En 2002, dans *L'Express*, où il officie désormais en tant que contributeur régulier, le scepticisme enfle en même temps que les contre-vérités : « *La situation écologique du globe ne cesse de s'améliorer.* »

« Ses conférences faisaient salle comble, ses livres se vendaient très bien. Il aimait être applaudi, surtout par les femmes, il a été pris au piège de son narcissisme. » Christophe Barbier

Il s'en prend cette fois à l'écologie politique, « *devenue la Cassandra d'un catastrophisme planétaire généralisé et inéluctable* ». Trois ans plus tard, il s'attaque aux climatologues, dont « *les prévisions sont le plus souvent fausses* ». Le courrier des lecteurs de *L'Express* commence à déborder.

« *Il était à l'opposé de la ligne du journal édictée par Jean-Jacques Servan-Schreiber, qui était environnementaliste, souligne Christophe Barbier, alors numéro deux du magazine. Les journalistes ne supportaient plus ses chroniques, les abonnés s'arrachaient les cheveux, il nous posait problème.* »

Plus rien n'arrête Allègre, dont le moteur égotique semble s'être emballé. « *Ses conférences faisaient salle comble, ses livres se vendaient très bien. Il aimait être applaudi, surtout par les femmes, il a été pris au piège de son narcissisme* », estime l'éditorialiste. En septembre 2006, dans un billet intitulé « *Neiges au Kilimandjaro* », Claude Allègre affirme, péremptoire, que « *les causes de la modification climatique* » restent inconnues.

Deux mois plus tard, il « *persiste et signe* ». En bas de sa tribune, Christophe Barbier, de plus en plus mal à l'aise, explique que les avis des chroniqueurs ne reflètent pas forcément la ligne du magazine. Il profitera d'un plan d'économies dans les semaines qui suivront pour se

séparer de l'encombrant tribunicien qui trouve immédiatement refuge chez son concurrent du *Point*, où il poursuit sa croisade et continue à aligner les approximations.

Des fake news sous un vernis scientifique

« *Il produisait des “fake news” avant l’heure* », estime aujourd’hui le climatologue Éric Guilyardi. « *Des propos de Café du Commerce sous un vernis scientifique* », abonde Valérie Masson-Delmotte, chercheuse au Commissariat à l’énergie atomique (CEA). Dans son combat, Claude Allègre dispose d’un allié, inconnu du grand public. Son ami et collaborateur le géologue Vincent Courtillot, qui lui succédera à la tête de l’Institut de physique du globe de Paris (IPGP).

Les deux hommes, dans une répartition des rôles parfaitement huilée, ne cesseront de s’épauler et de se soutenir contre le reste de la communauté scientifique pour faire avancer leurs thèses. Quand Allègre squatte les colonnes des journaux, Courtillot essaie de se faire publier dans des revues scientifiques avec plus ou moins de succès.

« On a laissé parler beaucoup de gens à notre place. Nous n’étions pas outillés, nous n’avions aucun relais dans les médias. On était comme des lapins éblouis par les phares. » Eric Guilyardi, directeur de recherche au CNRS

Depuis son grave accident cardiaque, en janvier 2013, Claude Allègre ne s’exprime plus, Vincent Courtillot, lui, n’a pas répondu aux sollicitations du *Monde*. Avec le recul, comment expliquer qu’il y a dix ans à peine deux hommes aient pu tenir ainsi le haut du pavé en matière de climatoscepticisme et dominer le débat malgré les protestations des spécialistes du sujet ?

Face à Claude Allègre, les vrais climatologues sont d’abord tétanisés. « *Il y a eu une phase où nous avons été très peu présents dans l’espace public*, reconnaît Eric Guilyardi, directeur de recherche au CNRS. *On a laissé parler beaucoup de gens à notre place : des ONG environnementales évoquant la fin du monde et, à l’inverse, des “négateurs” comme Claude Allègre. Nous n’étions pas outillés, nous n’avions aucun relais dans les médias. On était comme des lapins éblouis par les phares.* »

Une méconnaissance totale des sciences du climat

Le profil de leur adversaire ne leur facilite pas la tâche. Considéré comme un grand scientifique – prix Crafoord de géologie en 1986, médaille d’or du CNRS en 1994 (la plus haute distinction scientifique française), membre de l’Académie des sciences, patron de l’Institut de physique du globe –, il est auréolé du respect que l’opinion accorde aux chercheurs de haut niveau. Et en profite... allègrement.

« *Pour les gens, le globe, c’est le climat, il était donc considéré comme un expert, il a joué sur la confusion pour paraître légitime sur cette question* », note Éric Guilyardi. Or Claude Allègre « *vient des sciences de la terre, et il y avait de sa part une méconnaissance totale des sciences du climat. Il n’a pas fait l’effort de s’y ouvrir, au contraire, il nous a méprisés. Et ça a nourri des rivalités entre scientifiques* », ajoute Valérie Masson-Delmotte.



Claude Allègre, le 20 mars 1990, alors conseiller de Lionel Jospin, ministre de l'éducation nationale. DERRICK CEYRAC /AFP

Le personnage bénéficie de surcroît de l'aura du statut d'ancien ministre. Très proche de Lionel Jospin, avec lequel il s'est lié à l'adolescence, il fut pendant longtemps une des personnalités les plus influentes au sein du Parti socialiste, dont il anime le « groupe des experts » dans les années 1980.

En termes de réseaux et d'influence, aucun de ses collègues scientifiques ne lui arrive à la cheville. D'autant qu'il vire sa cuti et se rapproche de Nicolas Sarkozy contre Ségolène Royal pendant la campagne présidentielle de 2007, après avoir soutenu Dominique Strauss-Kahn et Jean-Pierre Chevènement.

Un homme de pouvoir « ministrable »

Comme le rappelle le journaliste du *Monde* Stéphane Foucart dans son livre *Le Populisme climatique, Claude Allègre et Cie, enquête sur les ennemis de la science* (Denoël, 2010), en ces années-clés de 2006-2007 où le géologue lance la charge, il est encore considéré comme « ministrable ». Une position qui n'incite pas les climatologues à s'organiser contre lui : la crainte de se mettre à dos un possible futur membre du gouvernement est, en effet, de nature à calmer les ardeurs belliqueuses. « *C'était un homme de pouvoir qui avait la possibilité d'appeler directement les directeurs de journaux, aucun autre scientifique ne peut faire ça* », souligne Masson-Delmotte.

« Le flou est entretenu, ou au moins permis, par les garants mêmes du savoir. Et le jeu est si brouillé que le public peut tenir le climatoscepticisme pour une école scientifique comme une autre. » Stéphane Foucart, journaliste au « Monde »

L'ambiguïté de sa situation explique également la frilosité des institutions scientifiques à trancher la querelle. Contrairement à d'autres pays comme les États-Unis où les lobbys industriels ont faussé le débat, en France « *ce sont les hautes instances scientifiques elles-mêmes qui, sous l'influence d'un petit groupe de chercheurs, tendent à renvoyer dos à dos les climatologues et les climatosceptiques*, écrit Stéphane Foucart. *Le flou est entretenu, ou au moins permis, par les garants mêmes du savoir. Et le jeu est si brouillé que le public peut tenir le climatoscepticisme pour une école scientifique comme une autre.* »

Allègre, lui, joue sur tous les tableaux : « *Avec les politiques, il se présentait comme scientifique. Avec les scientifiques, il se posait en politique* », constate Valérie Masson-Delmotte. Le débat avec lui se révèle vite piégeux. « *Il était dans l'idéologie, il avait une détestation de l'écologie politique et notamment de Nicolas Hulot. Il a rejeté les sciences du climat pour s'opposer politiquement à eux, poursuit la scientifique. Il vient d'un monde de l'après-guerre où l'exploitation des ressources est liée au progrès, il ne peut pas penser autrement. Le climat a été pour lui un outil pour critiquer une vision de transformation de la société.* »

« Bon client » pour les médias

Son collègue Éric Guilyardi, de son côté, se souvient de la difficulté de discuter avec lui : « *Nous étions dans une démarche scientifique fondée sur les faits, lui dans le registre de l'opinion. Si on était bon, le public nous renvoyait dos à dos, si on était mauvais, il considérait qu'Allègre avait raison, c'était perdant-perdant.* »

Autre cause du succès de l'ancien ministre, son bagout exceptionnel, son appétence pour les projecteurs, qui en font un « bon client » pour les médias. Christophe Barbier le concède : « *Son côté poil à gratter qui prend le contre-pied de ses confrères, contre le politiquement correct, le minoritaire qui tient sa position contre les bien-pensants, tout cela a plu. Il était une sorte d'Eric Zemmour avant l'heure.* »

« *Un bonimenteur à la Bernard Tapie, estime Valérie Masson-Delmotte. Il avait cette capacité à parler à tout le monde et pas seulement à une élite avec une grande liberté de ton. C'est tragique qu'il ait utilisé ce don contre la science en parlant de sujets qu'il ne connaissait pas.* »

Partisan du scientisme

Si les médias ont aussi bien accueilli les thèses du scientifique, c'est surtout parce qu'elles sont alors adouées par une grande partie de l'opinion publique. Dans un réflexe naturel d'autoprotection, beaucoup ont envie de croire que la planète n'était pas si foutue qu'on le dit. Plutôt que se faire des frayeurs avec Nicolas Hulot et ses documentaires anxiogènes, il est plus confortable de se rassurer avec les joues rebondies et la bonhomie d'un scientifique de renom qui explique qu'on va s'en sortir.

« Le déni est un mécanisme psychique très profond bien connu des lanceurs d'alerte qui permet à chacun de vivre en paix avec soi-même », relève Valérie Masson-Delmotte. « Le succès d'Allègre est né d'une rencontre avec une sociologie qui ne voulait pas changer ses habitudes et prenait les écolos pour des emmerdeurs », résume Barbier.



Claude Allègre, alors ministre de l'éducation nationale, et la ministre déléguée chargée de l'enseignement scolaire, Ségolène Royal, en 1997. PASCAL GUYOT/AFP

« Il a utilisé le “scientisme”, cette vision très en vogue chez les mâles blancs éduqués de plus de 60 ans qui consiste à penser que la science a toujours tout résolu et qu'elle continuera à trouver des solutions », assure quant à lui Éric Guilyardi. En clair : ne vous embêtez pas, continuez à polluer tranquille, on va trouver un moyen de régler le problème.

En 2010, lorsqu'il publie *L'Imposture climatique*, ouvrage d'entretiens avec le journaliste Dominique de Montvalon, Claude Allègre lance sa charge finale contre les climatologues, GIEC en tête, en parlant, avec le sens de la nuance qui lui est cher, de « système mafieux » ayant essayé de faire passer un « mythe » pour un fait scientifique aux yeux de l'opinion.

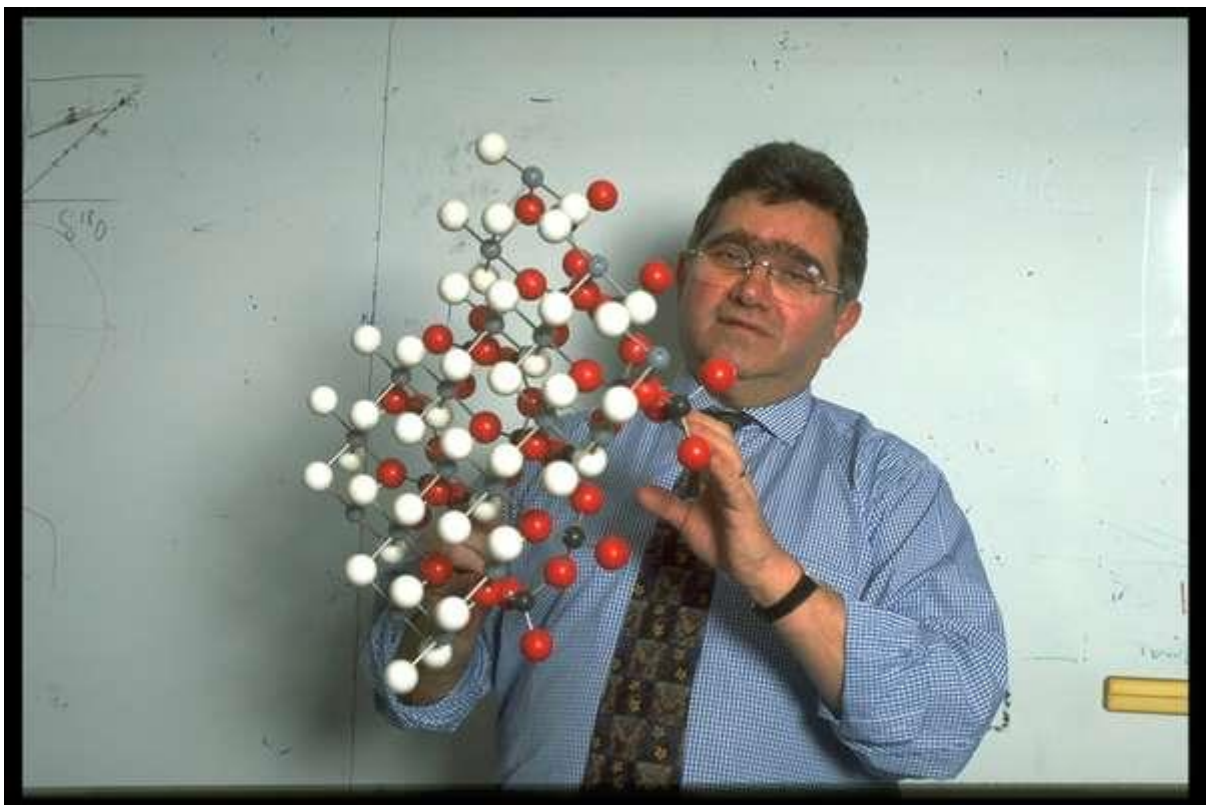
La riposte s'organise

Le livre cartonne, mais cette fois la riposte s'organise. Plusieurs journalistes pointent les approximations et les nombreuses erreurs factuelles contenues dans l'ouvrage. Le paléoclimatologue Håkan Grudd l'accuse carrément d'avoir falsifié dans son ouvrage l'une de ses courbes de reconstitution de la température. Allègre balaye les critiques d'un revers de main : une brouille !

« Aujourd'hui, on n'en est plus à se dire "c'est vrai ou c'est pas vrai ?", mais "qu'est-ce qu'on fait ?" » Éric Guilyardi

Le 7 avril 2010, six cents chercheurs en science du climat publient un courrier de protestation contre, entre autres, l'ouvrage de Claude Allègre, dans lequel ils relèvent contre-vérités et dénigrement. Le rapport de forces s'inverse enfin. Quand son accident cardiaque éloigne Claude Allègre du débat public, il a déjà perdu la partie. Les climatologues ont suivi des média-trainings, sont parvenus à se faire entendre et la réalité des faits, de plus en plus observable à l'œil nu, s'est peu à peu imposée à l'opinion.

« Notre communauté scientifique s'est formée, on a appris à sortir de nos labos et à être plus présents dans l'espace public. Et, surtout, les données s'accumulent, note Éric Guilyardi. Il est de plus en plus compliqué d'affirmer que la planète ne se réchauffe pas, les citoyens le constatent par eux-mêmes ». Pour lui, *« aujourd'hui on n'en est plus à se dire "c'est vrai ou c'est pas vrai ?", mais "qu'est-ce qu'on fait ?" »*



Claude Allègre en 1995, alors qu'il publie « La Défaite de Platon ». Sophie Bassouls/ Sygma via Getty Images

Valérie Masson-Delmotte, elle, est moins optimiste sur l'avenir du climatoscepticisme : *« Ce n'est pas derrière nous. Aux États-Unis, en Russie, dans les pays de l'Est, il y a un boulevard pour qui veut raconter n'importe quoi. »* Et la COP24, qui vient de s'achever, ne rend pas

beaucoup plus confiant. Si le sommet a entériné l'accord de Paris, elle a échoué à engager une hausse collective des efforts. Preuve, s'il en était besoin, que le combat des climatosceptiques laisse encore son empreinte.

Vanessa Schneider